

1782-1820 Οδοιπορία Choiseul-Gouffier
Voyage pittoresque dans l'Empire Ottoman, en Grèce, dans
la France, les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie-
Mineure, par M. le Comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de
France à Constantinople. Nouvelle édition, augmentée de notices historiques
d'après les voyageurs modernes les plus célèbres, rédigées avec le concours
et les observations inédites de M. Fossé, de l'Institut, conservateur de ma-
nuscript de la Bibliothèque royale, Professeur de grec moderne à l'école des langues.
Carte d'une partie de la côte de Thrace.

προσόδου, et de M. Méliani. de la Bibliothèque royale, et de M. Fossé, de l'Institut, conservateur de manuscrit de la Bibliothèque royale, Professeur de grec moderne à l'école des langues.
Paris 1849 pag. 163-197



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΡΧΗΝ

Et tous les points que présente cette carte, il n'en est pas un dont la vraie position fut connue; pas un seul qui n'eût été jusqu'à présent mal déterminé; c'est un exemple inquiétant des erreurs de la géographie.

Plus cette science sera cultivée, et plus on sentira le besoin de n'admettre que des opérations rigoureuses, des résultats incontestables; et les cartes qui n'offriront point ces sûretés, seront regardées comme ces romans historiques où des noms connus et dignes d'intérêt sont joints à des fictions que le talent de l'auteur rend plus ou moins probables.

Les latitudes mêmes, que tout navigateur est cepen-
dant censé prendre chaque jour avec précision, sont defectueuses dans les anciennes cartes de l'Archipel, et, quoique d'après mes premières observations, on eût un peu relevé vers le nord la côte de Thrace

dans la carte générale du Voyage d'Anacharis,
s'il s'en fallait beaucoup que cette côte fût sa vraie



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

II

place; elle est, en quelques endroits, plus septentrionale de trois et même de quatre lieues (un myriamètre trois quarts environ)

Nos opérations ont ainsi enlevé deux cents lieues carrées (environ 99 myriamètres) de domination à l'empereur Ottoman, qui probablement n'en a rien su. Il n'a été que faiblement dédommagé de cette perte, par un peu plus d'étendue ajoutée aux îles d'Imbros et de Samothrace lesquelles sont enfin mises à leur véritable place, ainsi que celles de Lemnos. La longitude et la latitude du vieux château des Cardianelles en Asie ayant d'abord été fixées, on en a déterminé ensuite un grand nombre d'autres avec d'excellentes horloges marines. Sur les endroits les plus favorables il a été établi des observations dont les positions ont été rigoureusement constatées; les parties intermédiaires ont ensuite été levées avec une parfaite exactitude.

Un tel travail, moins étendu toutefois que je ne l'aurais désiré, était d'une utilité réelle; et l'on peut juger combien de soins et de fatigues a dû coûter cette planche, sur laquelle la plupart des lecteurs jeteront à peine les yeux.

Si l'on voit avec indifférence le résultat de ces travaux pour fixer les véritables rivages de la Thrace, on apprécierait bien moins sans doute des recherches trop minutieuses sur les annales de cette contrée: nous n'avons garde de nous y livrer. A mesure que les temps s'écoulaient, que les années s'accumulaient, et que de nouveaux événements s'imparent de

notre intérêt, il faut bien délaissier
les faits les plus reculés, pour saisir ceux qui viennent
sans cesse accroître et prolonger l'histoire : il
faut s'alléger pour la suivre dans sa marche
rapide. Vainement aussi chercherions-nous à con-
server tous ces faits; ils s'altèrent, s'usent, s'effacent
en traversant les âges: les hommes, les nations
qui ont occupé la renommée pendant quelques
siècles, ou durant quelques jours, le genre comme
la victoire, ne peuvent donc prétendre qu'à un
intérêt décroissant: bientôt l'éclat des récits les plus
brillants pâlit, les monuments les plus durables sont
réclamés par la destruction, les souvenirs eux-mêmes
périssent à la longue, et toutes ces ombres, chaque jour
plus vagues s'évanouissent.

Nous n'avons plus que de faibles notions sur les
peuples qui, établis au nord de la mer Egée
sous la dénomination communes de Thraces,
composaient, dit Hérodote, le peuple le plus
nombreux de la terre après les Indiens. (Opinion
de deux voyageurs, par M. J. de la Harpe, ou l'Asie ancienne.) Hérodote. Lib. IV, cap. 3.
Les Grecs donnaient en effet le nom collectif de
Thraces à toutes les nations comprises entre la côte
septentrionale de la mer Egée et le cours de l'Éber
et ils appelaient ainsi les Grecs mêmes, malgré l'im-
mense étendue de leur territoire.

Cependant la Thrace proprement dite paraît avoir
été comprise entre la mer Egée, l'Hellespont, la chaîne
des monts Rhodope, le Pont-Euxin et le fleuve Styrmon.
C'est dans ces limites que les auteurs anciens nous
montrent les Dolonces, les Licomes, les Besses, les Bis-
tones, les Edomantes, les Éoniens, les Pères, les Lapéons,
et d'autres peuplades encorés qu'il est souvent difficile de
distinguer, et qui portaient ces noms particuliers, ces na-
toms d'origine scythie, les trouvaient sans doute, ou des
chefs qui les avaient conduites, ou des lieux où elles
s'étaient établies lorsqu'abandonnant leurs terres natales
elles étaient venues envahir ces contrées. Et nouvelles
migrations s'étaient succédées: des peuples entiers déhu-
sèrent les pays qui les avaient vus naître: il paraît qu'ils
sortaient tous de cet immense plateau, surface la plus
élevée du globe, aujourd'hui presque désert, où l'on
croit reconnaître encore les vestiges d'une grande popu-
lation, les ruines de quelques cités, et des produits d'une
antique industrie. Les troupeaux nombreux, destinés
à se partager le monde, s'avancèrent vers le midi.
les uns passeront en Asie, d'autres dans la Thrace
dans la Thessalie, et dans le pays depuis si célèbre
sous le nom de Grèce. L'Opinion que je crois
pouvoir adopter sur leur origine éclaire des faits
qui resteraient part. être inexplicables si on l'a re-
jetait: et pourqu'on refuserait-on d'admettre à cette

époque un événement qui s'est depuis
tant de fois répété? Les Scythes sortis de
la Thrace, et qui reçurent ensuite les
noms de Pélages et d'Hellènes, se seraient
alors répandus dans la Grèce, comme
d'autres Scythes sous les noms de Goths,
de Vandales, d'Hérules, de Gépides, descen-
dus des mêmes régions, ont dans les siècles suivants et
jusqu'à la Germanie, l'Italie, l'Espagne, toute l'Europe.
Si de puissants empires ont été entraînés par ces torrents
dévastateurs, s'ils n'ont pu arrêter ces effusions de l'espèce
humaine, pourquoi n'admettrait-on pas que, dans les
siècles antérieurs, des nations hyperboréennes se sont
répandus sur des contrées plus favorisées du ciel, mais
habitées par un peuple inhabile à repousser les peuplades
fortes de l'éprouvé de leurs climats et de l'habitude de
vaincre.

Nous ne pouvons savoir précisément quelles connaissances
les premiers Scythes sortis de la Thrace trouveront dans
la Grèce, quel était l'état social du peuple vaincu par eux.
Quelques débris de ses monuments peuvent nous étonner
aujourd'hui par une prodigieuse antiquité; mais ils
ne supposent que de faibles progrès dans les arts, et ne
contrarient point les idées attachées par les anciens au
nom de Cyclopes: la tradition les peignait à demi-sau-
vages, vivant dans les forêts du produit de leurs troupeaux,

III

et se rendant redoutables par une féroce qui leur
faisait attribuer des forces plus qu'humaines. De pareils
habitants avaient bien pu mouvoir de lourdes pierres,
en polir les flancs, et les entasser pour en former des
murailles, ou mêmes des espèces de fortesses; mais on
admettra difficilement que leur langage, nécessaire-
ment restreint à des besoins très bornés, pût contenir
les éléments de la langue admirable qui depuis fut
parlée dans les mêmes lieux, et qui parvint si rapide-
ment au plus haut degré de richesse et d'harmonie.

Les recherches ingénieuses sur les idiomes du Nord,
ont fait penser que c'est à la langue primitive de
Scythes entres en Grèce, et qui prirent ensuite le nom
d'Hellènes, qu'il faut reporter l'honneur de celle qui
servit si noblement Homère et Demosthènes.

Ces essaims de Scythes, qui avaient abandonné
leur patrie pour conquérir un ciel plus heureux,
n'étaient pas sans doute la partie la plus instruite
de la nation dont ils se séparaient: et d'ailleurs
une vie long-temps errante et toute guerrière, avait
dû leur faire perdre la pratique des arts devenus
inutiles à des bandes belliqueuses, qui n'avaient d'autre
but que le pillage. Cependant n'est-on pas fondé
à croire que les contrées d'où elles étaient sorties
avaient acquis un haut degré de civilisation,
lorsqu'on les voit apporter avec elles dans la Grèce

une langue qui, dans ses plus antiques productions se montre la plus harmonieuse et la plus savamment combinée qu'il ait jamais de donnée aux hommes se parler; une langue dont la richesse excède la mesure, des nations, aujourd'hui même les plus instruites et les plus délicates dans l'art d'exprimer leurs sensations et leurs pensées? Pour avoir fait avant Homère de si prompts, de si merveilleux progrès, n'aurait-elle donc pas dû au moins contenir le germe de la perfection à laquelle nous la trouvons parvenue dans les vers du poëte de la poésie? Le luxe n'est pas toujours un symptôme de richesse actuelle, mais il suppose une prospérité antérieure. De tous les restes d'opulence qui rappellent la vieille fortune d'une nation, il n'en est aucun qui l'atteste plus sûrement qu'un langage perfectionné: c'est le titre le plus authentique de sa noble origine et de son ancienne splendeur. Un peuple périra dans les hasards d'une guerre l'interine, ses savantes théories et la pratique de ses arts; mais s'il conserve un idiome capable de rendre un ordre de pensées supérieures à celle de son état actuel, il ne sera jamais entièrement méconnaissable; et l'on ne pourra le traiter de barbare: il annonce l'éducation qu'il reçoit en des temps plus prospères, et dont le malheur a seul pu lui enlever les autres avantages. Bientôt il saura

Herod. lib. II. c. 16. Voy. Strab. lib. II. p. 13.

Herod. lib. II. c. 16.

les ressaisir: on verra ce peuple s'élançer de nouveau dans la carrière; et si ses efforts sont favorisés par d'heureuses circonstances, la rapidité de ses succès deviendra pour les siècles futurs un problème difficile, dont la solution pourra même ne paraître un jour qu'une ingénieuse hypothèse.

Quelle que soit l'origine des Hellènes, il est certain qu'ils recurent de l'Égypte et de la Phénicie, des colonies qui leur apportèrent de nouvelles connaissances. Instruits par ces étrangers sortis de nation déjà très-éclairés, ils firent de rapides progrès, tandis que les indigènes de Chrace persistèrent dans leurs mœurs grossières, les communiquant aux Scythes restés parmi eux, et furent les ennemis constants des habitants de la Grèce devenus riches et civilisés.

Herodote avait une haute opinion de la force et de la valeur de tous ces Chracés, puisqu'il ne craint pas de dire qu'ils auraient formé le peuple le plus redoutable de la terre, s'ils eussent eu réunies sous un seul prince. Leur génie belliqueux jusqu'à la fièvre, est dépeint par Horace et par Virgile.

Leur nom venait, disait-on, de Chraz, fils de Mars; et Stace fait, des monts Haemus, le séjour habitable de ce dieu de guerre, qui n'en sort que pour aller braver aux combats.

Herodote rapporte quelques coutumes des Chracés qui ne

semblent pas d'abord faciles à expliquer, et d'autres qui leur étaient communes avec des nations bien éloignées. La distinction que nous avons déjà faite des peuples sauvages et des Scythes victorieux, pourra jeter quelque jour sur ces questions. Ils pleuraient, dit l'historien, à la naissance de leurs enfants, et se réjouissaient à leur mort. Un sentiment si contraire à l'instinct de la nature ne peut être produit que par l'éducation la plus violente; et sans doute, Hérodote prend ici pour une habitude générale, le desespoir de quelques malheureux privés de leur ancienne indépendance, et réduits à un dur esclavage par une race étrangère. Des cicatrices sur le front, étaient, chez ces mêmes Scythes, autant de marques d'honneur; et les femmes, oubliant l'outrage qu'en recevait leur beauté, ou plutôt certaines d'en tirer un nouveau lustre, s'enorgueillissaient du nombre de stigmates que, ressentant leurs visages se figuraient. Cet étrange usage se retrouve chez un grand nombre de nations dans l'un et l'autre hémisphère; et l'on s'étonne qu'une idée si bizarre puisse naître aussi dans les contrées les plus distantes, et chez des peuples qui paraissent n'avoir jamais eu aucuns rapports directs entre eux. telle est donc dans l'homme la furie de se distinguer, qu'à défaut d'autres moyens, il imagine de déformer ses traits pour être signalé dans la foule, chez

Hérod. Lib. I, cap. 147.

Idem. cap. 148. 149.

Lib. III, p. 522.

* Plutarque de son nom
sindiot.

les sauvages on se sent hideux, trop souvent
ailleurs on s'est rendu coupable.

Ces faits rapportés par Hérodote appartiennent bien
probablement aux barbares vaincus dans leurs foyers;
mais lorsque il ajoute qu'en ces mêmes contrées, plus
plusieurs femmes vouées sans réserve au sort d'un seul
époux, ambitionnaient le honneur de mourir avec lui, et
que celle qui en avait été le plus tendrement chérie,
obtenait d'être inhumée sur la tombe par le plus
proche des parents, on reconnaît le peuple vainqueur,
et la source de ce même usage porte dans l'Inde par
une autre armée de Hythas, dont les descendants le
conservent encore. Aussi, au milieu des forêts, et dans
une région sauvage qui longtemps ne produisit
que des soldats et des gladiateurs, comme dans ces cli-
mats où le courage s'amollit au sein des voluptés, ou
à un sexe homicide, exalté par l'amour ou par
l'empire de l'opinion, courir avec ardeur à une
mort que l'honneur le plus intrépide fait à peine
braver.

Les vastes contrées défendues par les monts Haemus,
Pangaeum, Thèbe, étaient arrosées par l'Hebre,
le Nilus, le Sittus, le Nestos et le Styrmon. Couvertes
de forêts impénétrables, ces régions sauvages étaient alors
frayées et traitées, acceptées vers le côté où l'on recueillait
des vents fort esthimes. Aujourd'hui toutes les vallées et

de vastes plaines successivement défrichées, offrent le spectacle des plus riches cultures. Une terre féconde rend chaque année à l'heureux laboureur vingt fois ce qu'elle en a reçu; et les plaines que le voisinage des rivières permet d'inonder, produisent d'immenses récoltes de riz, l'un des plus utiles présents de la nature.

Dans les environs de Sériano, après avoir admiré cette fertilité qui lutte contre tout les abus du gouvernement, le voyageur surpris découvre tout à coup des champs d'une espèce nouvelle: ses regards enchantés s'étendent à perte de vue sur des millions de roses.

Déjà les beaux jours du printemps ont mûri ces récoltes embaumées, il est temps d'enlever les fleurs épanouies, et de faire place aux nouvelles générations de roses qui se succéderont tout vite. De jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en dansant; elles répètent des chants dont quelques-uns ont été conservés à travers les siècles dont les autres célèbrent des amours plus récents, mais qui nous rappellent, par des accents harmonieux, la langue d'Homère et d'Anacréon.

Les grâces décentes de ces moissonneuses, leurs vêtements, les longues tresses de leurs cheveux, et ces voiles qui elles se plaisent à hisser au vent qui les soulèvent au vœu sur leurs têtes, tout retrace les scènes décrites par Théophraste et Virgile: il n'est pas une de ces beautés dont vous ne croyiez avoir

déjà vu l'image sur quelques bas-reliefs ou sur une figure antique. Un vieux Berger, semblable à Silène, prend sa musette; il s'anime lui-même des sons cordés de l'outre qu'il enfle de presse tour à tour; il croit avec plaisir, et ses pieds appesantis par l'âge se balancent sur une même place, tous les mouvements de la jeune folâtre qui l'entoure sur la prairie. Le vieillard sourit à leurs sauts légers, ces petites filles applaudissent à ses efforts, à sa gaucherie, à son air de cachette, de sa barbe touffue, de ses yeux embrumés: mais le moment du travail est arrivé, le signal se donne; descendent dans ces vastes champs de fleurs, leurs corbeilles sont bientôt remplies; des chariots reçoivent ces récoltes odorantes, et de lourdes buffles, à pas lent, à l'épave ondulée, traînent avec gravité des gerbes de roses; elles allèrent jeter sans rien laisser d'elles; l'art soigné dans l'Inde sait et fixe leur parfum fugitif, et les fait survivre à elles-mêmes.

La culture serait bien plus active encore dans ces vastes et fertiles provinces si les propriétaires n'étaient découragés par des prohibitions qui, en leur interdisant les moyens de réaliser le produit de leurs travaux, accumulent alors chez eux de vaines récoltes qu'ils sont forcés de brûler, et dont souvent une partie se corrompt dans les tentes où ils les reculent.

Heureusement le despotisme n'a pas acquis dans

L'Orient cette habile prévoyance, ce profond savoir, qui le mettraient ailleurs à l'abri des moindres surprises. Le pouvoir s'endort aussi parfois dans ces belles régions, et ne réalise pas toutes ces menaces. Les vêtements étrangers viennent fréquemment enlever la surabondance des productions sur les côtes, ou bien les bateaux du pays les leur portent sur des mouillages convenus: et abus, qui ne méritent pas toujours le mal qu'on en dit, réparent ainsi les torts d'une loi peu réfléchie.

C'est soit les provinces situées entre la mer Egée et le Danube, qui approvisionnent l'armée turque lorsqu'elle se rassemble sur les bords de ce fleuve: quelque savoir que soit le fardeau qui leur est abrité imposé, ils pourraient cependant le supporter s'il était réparti avec plus d'ordre et de ménagement surtout si le passage des troupes n'était pas accompagné d'exces plus pénibles que la contribution même.

Quelques années de paix suffisent pour rendre leurs moeurs et leur caractère à ces provinces. Je n'ai fait que les traverser, je regrette vivement de n'avoir pu les parcourir, de n'avoir point vu à l'intérieur des monts Haemus, où si peu de voyageurs ont pénétré, et où se conservent encore les plus antiques usages de ces peuples. Il serait

intéressant d'y reconnaître deux races que dix siècles n'ont pu confondre; celle des anciens Thraces, dont les ancêtres n'avaient adopté qu'en partie les mœurs des Grecs, et ce peuple arrivé, sous Chérodote, des contrées qui arrosent le Volga, comme le nom de Volgares que nous prononçons Bulgares ou Bulgares l'indique encore. Le voyageur qui ne s'avance et n'abord chez eux qu'avec crainte, sera bientôt rassuré: il s'étonnera de trouver, au lieu d'une horde barbare dont le nom seul effraya son enfance, un peuple simple, bon et courageux, qui n'attend son existence que de la terre qu'il cultive, des troupeaux qu'il nourrit et qui conserve religieusement depuis mille ans son culte et son langage. Les Bulgares, après avoir conquis une partie de l'empire grec, et s'y être établis en devenant les défenseurs, et opposés à une longue résistante aux deux ennemis du nom chrétien. Ils occupent aujourd'hui les bords du Danube, les environs de Vidin, de Sofia, les plaines de Philippopolis, s'étendent dans toute la chaîne des monts Haemus sur les bords du Steymer, et jusque dans la Macédoine. Ils se déplacent dans les villes: ce sont des espèces de transfuges, que ceux qui s'assimilent aux Grecs et se confondant avec eux, quittent la terre qui les a nourris et leurs

travaux rustiques, pour tenter des moyens plus rapides de fortune. Ce peuple a pu être soumis, tourmenté, mais non pas avili; il a plié sous la force, il a suspendu une résistance inutile, et retenu des efforts qui eussent amènes de plus grands malheurs, mais sans jamais perdre ses mœurs et son énergie, sans applaudir à ses oppresseurs, et sans reconnaître ainsi des droits usurpés. Ses vacances patriarcales étaient pour lui des orages inévitables dans l'ordre général de la nature; toujours il a eu le courage d'ensemencer le champ ravagé l'année précédente: n'attendant son bien-être que de son travail, loin de toute ambition de toute intrigue, il est constamment resté le même, et n'eût de prouver qu'il ne faut pas se précipiter de la liberté au sein même de l'oppression.

Ces Germains, qui luttent avec succès contre la puissance Ottomane, ont la même origine, le même culte et les mêmes mœurs que les Bulgares. Ils ont été, comme eux, contraints à se défendre par les troubles qui depuis si longtemps désolent ce pays, par les excès de ces Basvan-Oglou, Telsenikli, Isk. Sade; et de tous ces chefs de brigands qui se détruisent et se succèdent dans le nord de la Thrace. La Porte n'a eu, dans sa faible politique, que composer sous cette

avec de dangereux rebelles, donner toujours raison au plus fort, le récompenser par des honneurs publics, et le procurer en secret; mais en attendant qu'elle put le faire périr, elle lui livrait byzance, pour le seul espoir d'une paix du moment, les cultivateurs à dépouiller. Le brigand qui, plus heureux, semblait servir le gouvernement, ne faisait que saisir le pouvoir de son rival; et de tous les pays il arrivait des recrues de bandits pour dévorer la subsistance des peuples. Toute la Thrace était dévastée, la Valachie pillée par de fréquentes incursions; des troupes de Hérakles étendaient leurs ravages jusqu'aux portes d'Afrique. Les Hérakles sont des bandits mercenaires, auxquels la faiblesse du gouvernement a permis de prendre une funeste influence sur le sort de l'empire. Il y a déjà près de vingt ans que les habitants d'un village turque de Bulgarie, appelé Hérakles par les pachas, se retiennent dans les montagnes, d'où ils attaquaient les caravanes, et pillaient les villages de la plaine. A cette première troupe, d'abord peu nombreuse, et composée de Musulmans, se joignit ensuite, sans distinction de religion, de tous ceux qui le malheur ou le crime faisaient chercher un asile, et des ressources. Devenus redoutables, ils se virent recherchés par tous les chefs de rebelles qui achetaient leurs services; et changeant sans cesse de parti, se mettant constamment à l'encre,

« ils ont, dans les troubles qui depuis longtemps déso-
« sent la Thrace, pillé presque toutes les villes de
« cette vaste province: ils en ont anéanti plusieurs,
« telle que Gabrova, habitée par des Bulgares, et
« située dans une des plus belles vallées des monts
« Haemus, Phaki, Kara-Boumar, et d'autres encore
« dont on ne retrouve même plus les vestiges.

« Passan - Oglou réunit un grand nombre de ces
« Hérules pour résister à la Porte. Les Hospodars
« de la Valachie en soldèrent d'autres pour essayer
« de défendre leur province: et sous cette même
« dénomination devenue générale, on a vu jusqu'à
« trente mille brigands répandus dans ces
« malheureuses contrées, sévissant à différents chefs
« qui trafiquaient de leurs fureurs. C'est un de ces
« corps qui, ayant surpris Belgrade, et combattant
« pour en rester maître, après la destruction de
« presque tous les habitants, a défendu si longtemps
« cette place importante contre l'armée de Gerni-
« George.)

Les forteresses qui défendent l'empire, Belgrade,
Widin, Lophic, étaient assiégées, ou ravagées par
ces ennemis cruels de tout report, de toutes propriétés
Les chrétiens de Serbie, premières victimes de ces
troubles avaient vu dessécher leurs moissons,
devoir leurs troupeaux, outrager leurs enfants

Ceux qui n'avaient pu fuir dans les montagnes
étaient forcés de marcher en avant de leurs tyrans.
Les Turcs se formant un rempart de ces malheureux,
les flegaient sur le front de leurs troupes,
pour qu'ils reçussent et leur évitaient le feu de
l'ennemi. Chaque parti avait le même droit
sur l'autre. Toute la prévoyance du ministère
ottoman se formait à détruire l'un par l'autre
des sujets trop puissants; mais les Janissaires
abrités par le Pacha de Bagrade, et eux-mêmes en plus
une révolte prévirent que l'excès de l'oppression
souleverait les chrétiens, et que la Porte trouverait
ainsi pour allies et pour vengeurs, d'autres sujets
rébelle, dont peut-être elle trouverait et légitimerait
l'insurrection. Ils voulurent empêcher les Ternois
de se concerter, de se réunir à ceux d'entre eux
dont l'influence paraissait douter d'aucunes me-
sures. Le commandant des Janissaires de Bagrade
qui tenaient le pacha captif, se fit désigner
des familles que les souvenirs plaçaient encore au
premier rang dans l'opinion de leurs compa-
triotés, quoiqu'elles en partageant les mœurs agrestes
et le sort rigoureux. Rien n'a pu ébranler depuis
dix siècles le respect et la confiance de ce peuple
pour les descendants des chefs qui l'ont conduit
jadis dans ces contrées, et ces nobles qui labourent,

qui berquent des troupeaux souvent les moins nombreux du canton, reçoivent sous leurs cabanes des pommages dont les titres ne sont jamais méconnus de leurs compatriotes d'impétueuse. Ces chefs furent tous dévoués à la mort: des emissaires turcs munis d'ordres secrets sortent de Belgrade et se distribuaient dans les campagnes pour exterminer ces familles respectées. Le premier meurtre qu'ils commettront répand l'alarme; on s'empare des attardés; ils envoient les ordres dont ils sont chargés: les villages se soulèvent, ils n'ont que des bâtons et des faux, et ils détruisent un corps de familliaires sortis contre eux de Belgrade, ils s'emparent de leurs armes, toutes la Serbie les imite; ces pasteurs deviennent de braves guerriers. Ils sont joints par des milliers de Bulgares, le choie libent des généraux; et ne tardant pas à reconnaître parmi eux l'homme supérieur appelé à les conduire aux combats. Le suprême pouvoir est délégué à Gernis George, qui déjà aurait eu la gloire à affaiblir son pays, s'il eût reçu les secours promis à sa valeur. Le temps seul apprendra si ce chef courageux est destiné à ceindre le bandeau des rois, ou si sa tête sera exposée aux portes du séraïl. Mais ces faits et cet avenir appartiennent à l'histoire, et je ne dois pas m'aboucher plus



longtemps des côtes de la Grèce.

Nous examinerons dans la suite la carte de l'Hellespont: nous nous occuperons alors de la Chersonèse, ainsi que des rivages du golfe de Caros, Néles et Sinus; nous allons dans ce moment traverser ce golfe, pour arriver sur le cap Sarpédonion, et de là suivre rapidement la côte jusqu'à la ville d'Abdères.

Le promontoire Sarpédonion, aujourd'hui le cap Prasia ou Gremis, est dominé par la montagne que les anciens nommaient la roche Sarpédonionne. ce fut à l'abri de ce cap et sur ce rivage, que la flotte de Xerxès fut ordonnée de mouiller et d'attendre l'armée débarquée dans la Chersonèse. (Hérodote. Liv. VII. cap. 5 et 6.) cette immense armée était forcée de tourner le golfe Néles pour se rapprocher, à Abdères, de la côte qu'elle devait suivre de concert avec la flotte. Le passage d'Hérodote, en se trouvant indiquée cette double disposition, n'offre plus aucune obscurité; et la carte l'explique clairement ce que les plus habiles commentateurs avaient eu peine à comprendre.

Au nord du mont Sarpédon, et sur une presqu'île qui n'a peut-être pas été toujours jointe au continent, est l'antique ville d'Heuz; elle n'a encore ni perdu, ni même ni altéré le nom qu'elle reçoit, non pas d'Heuz comme quelques

auteurs l'ont prétendu, mais d'un des compa-
gnons d'Ulysse (Livy ad King. lib. III. v. 14 Pomp. Mel.

lib. II, cap. 1. Arist. Hist. de origine. gent. Rom. p. 294.)

cette ville existait déjà avant la guerre de Grèce;
elle s'appelait Apinthis, et donnait son nom au
peuple maître de la contrée comprise entre le golf
Helos et le cours de l'Alphée. (Steph. verb. Apinthis)

Les Apinthisiens ne sont point nommés par
les auteurs dont l'épave traverse le territoire; (Herodot.
lib. VI, cap. 32. Dionys. Perieg., v. 275.) ils existaient cepen-
dant encore sous cette dénomination, puisque peu
de temps après 479 ans avant Jésus Christ, ces
barbares sacrifiaient à leur dieu. Pausanias un général
grec qui s'était échappé de la ville de Testos
assiégée par les Athéniens. (Herodot. lib. IX, cap. 118.)

Formaient ils une nation différente des Acones,
dont il est parlé dans Homère, dans Virgile et dans
Pline? ou plutôt ce nom de terres n'était-il pas
originellement celui d'un peuple nombreux, dont
quelques uns prenaient le nom d'Apinthisiens lorsqu'
ils furent établis près du fleuve Apinthis?

Apinthis s'appelait aussi Poltharia, lorsque Hercule
y fut reçu par Polthos, père de Carpedon, roi de
Grèce. (Apollon lib. II, cap. 5, v. 279.) et Thebon, ainsi
qu'il s'en voit dans l'Épique, en nous apprenant que
dans la langue Grèce, Bria signifie une ville,

nous donne la facile étymologie de ce nom, qui
 n'est peut-être et ailleurs qu'une désignation assez
 naturelle de la ville et d'enot poétisée par Pottys.
 C'est ainsi que plus d'une fois de simples épithètes
 ont paru de véritables noms, ont fait croire à l'
 existence de quelques villes de plus, et embarrassé le
 géographe qui n'a pour guide que les passages
 dont il tire ses inductions.

On retrouve Pottys régnant encore au temps de
 la guerre de Troie, et recevant des ambassadeurs grecs
 et troyens (Plutarque, Apophth., p. 144.) Si l'on ne con-
 sulte pas à lui accorder une si longue carrière, on pourra
 supposer que ses enfants portèrent le même nom
 que lui.

Sous Aenos et la roche éarpedonienne, était
 le tombeau de Polydore, qu'on rencontrait au
 temps de Pléne, et qui peut-être n'est pas encore
 détruit, car on a retrouvé sur ces mêmes lieux un
 de ces monticules de terres rapportées, qui sont tous
 des monuments consacrés aux morts.

Aenos avait reçu très-anciennement des colons
 grecs, d'abord établis à Alopecomesos dans la Cher-
 sonèse de Thrace, et sa population s'était ensuite
 accrue de nouveaux citoyens que lui avaient envoyés
 les villes éoliennes de Mitylène et de Cyme (Harpocra-
 tes, et Steph., verb. Aenos). Elle fut conquise par les

Poses avec toutes les autres îles de Ebrace (Herodotus Lib. III cap. 58, Strucyde Lib. VII, cap. 57), devint tributaire des Athéniens, et passa ensuite sous la domination de Philippe, père d'Alexandre. après la mort de celui-ci elle appartient successivement aux rois d'Égypte, de Syrie, de Mécédoine, et devint enfin, lors de la destruction de cette dernière monarchie, la proie des Romains qui, tout en lui donnant des fers, ne l'appelaient pas moins une ville libre. («*Opidum sive liberum*. Plin. Lib. IV, cap. 2.) elle était alors déjà célèbre par ses pêcheries qui font encore sa principale richesse (Athén. Lib. III, cap. 13).

L'Helée, qui descend de la partie la plus élevée des monts Naemus, et dont plusieurs fois dans l'année le cours se grossit des eaux de trois torrents voisins, finit sans cesse à la mer, les vagues qu'il entraîne. Ces vagues ont presque entièrement comblé le golf au fond duquel se jette le fleuve, en y formant une île considérable, et en exhaussant continuellement le sol d'un vaste bassin appelé par les anciens le lac ou le port Hémoritis (Herodot. Lib. IV, cap. 58. Plin. Lib. VII, cap. 11.) Sur une bande couverte de cinq à six pieds (environ dix mètres) d'eau, abondent des poissons de toute espèce, et leurs innombrables loges affluent et se renouvellent chaque jour. Ce lac ou ce port, dans lequel on ne pénètre que par une

étroite ouverture, sera un jour entièrement comblé; mais ce changement n'est pas prochain, et plusieurs générations jouiront encore des ressources que la pêche procurent aux habitants. Les produits abondants ne donnent pas seuls quelque importance à la ville d'Atmos: elle est l'entrepôt du commerce d'Asie mineure; c'est là qu'on débarque les marchandises étrangères: on les charge ensuite dans des bateaux, qu'on fait remonter sur l'Helée jusqu'à cette capitale de la Ebrace: on en rapporte en retour, des bûches de grains, du riz et des peaux de lièvre, blanche de commerce autrefois recueillie, et qui a fait naître le besoin de suppléer dans nos fabriques à la perte de peaux de castor.

Les bateaux peuvent seuls entrer dans le lac Hémoritis, et mouiller au-delà d'une barre de sable qui en gèle l'entrée, et sur laquelle il n'y a que deux brasses d'eau. Les navires restent en dehors, sur une rade abritée du côté de l'est, mais exposée à tous les autres vents. M. M. Ceruquet et Racord établirent un observatoire sur la pointe qui la forme au midi, et ils en déterminèrent la latitude à $40^{\circ} 41' 58''$ et la longitude à $2^{\circ} 38' 29''$ à l'orient du méridien de Paris. Au dessus de l'île basse et sablonneuse, qui s'est formée dans cette baie jadis vaste et profonde, nous retrouvons la position de Doricos,

château près duquel Dercès fit le dénombrement
de ses troupes par un moyen assez étrange, du moins
si l'on doit en croire les historiens grecs, tyriens
surnommés d'imaginer les Grecs et leurs ennemis. (Sept.
"Fort. Epimod). Le grand roi fit successivement passer
toute son armée suivant les ans, dans la plaine
de Doriscos, qui ne pouvait contenir que dix mille
hommes; suivant d'autres, dans une enceinte, il
offrait avec précision la surface nécessaire à ce même
nombre de soldats, et il résulta ainsi on cent soixante
dix ébrevés que ses Grecs mortaient à un million
sept cent mille combattants. Ammien Marcellin
range cette anecdote parmi les contes que nous a laissés
la fabuleuse Grèce, (Ammien Marcell. lib. XVIII, cap. 15)
quoique Pline et Pomponius Mela l'aissent rap-
portés sans paraître en sentir l'in vraisemblance.
"Doriscos ubi Dercès copias suas quia numero non pos-
"satis monstrare ferunt. Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2.
"Pline a cru que cette plaine ne pouvait contenir que
"dix mille hommes. Tuum locus Doriscos decem
"millia hominum; ita Dercès ibi dinumera vit
"exercitum. Pline. lib. IV, cap. 2. >>

Au delà de Doriscos était la ville de Lala, dépen-
dante des habitans de Lamiothrace, et celle de Toma,
jadis célèbre par une plantation de superbes cèdres
que l'on prétendait y être descendus tous ensemble.

du pays des Phœniens, aux sons harmonieux de la lyre
d'Apollon & d'Apollon. Rhod. Argem. Lib. I. c. 28. M. Lachm. trad.
à Herodote, tome VIII. p. 597.

En continuant de suivre la côte on reconnaît le
promontoire Scythion, et un peu plus loin un village
et des ruines qui étoient des celles de Mesembria, la
dernière des places que les habitants de Lemnosc
possédaient sur ce rivage. « Elle est, dit Herodote, près
de Stigma, qui appartient aux Thasiens. Le Litos
passe entre ces deux villes, cette rivière ne put alors
suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent
épuisées » (Herodot. Lib. II. cap. 108.) ce n'est en effet qu'un
torrent presque à sec pendant une partie de l'
année, ainsi que plusieurs autres fleuves de même
nature, dont les historiens grecs, avec leur exagération
ordinaire, prétendent que les eaux furent épuisées
par l'armée de Sésac.

Le canton traversé par le Litos s'étoit appelé
autrefois Galacique, il avoit pris depuis le nom de
Prœtantique, et appartenoit aux Acones. Tit. Live,
en parlant du retour du proconsul En. Manlius Vul-
so, 188 ans avant l'ère chrétienne, le nomme Pra-
ticius campus, soit par erreur de copiste, soit que les
Romains, en traduisant le mot grec, l'eussent ainsi
défiguré. (Tit. Liv. Lib. XXVIII. cap. 41.)

L'armée de Sésac continua sa route le long du

rinage, et passa entre le lac Amaros et la montagne
du même nom, dont Télégite-peant les flancs escarpés,
et célèbre les vins. . . . *Suris in conthos Amarus.* (Hes.
teleg. III v. 43.) *Jurat Amassa Baccho conserere. Saem.*

« Georg. Lit. II, v. 45. *Aeneid. Lit. I, v. 351.* Il est douteux qu'il
y ait alors une ville d'Amaros, quoique Servius et Lu-
tèce paraissent le croire; (Aen., *ibidem*, Eustach. ad. Dionys

« *Geog. v. 113.* Harpocraton et Étienne de Byzance
supposent que c'était le premier nom de la ville de
Maronee (Harpocrat. verb. *Maronia. Steph. verb. Equo*), en
effet Amaros, ville des Acones, avait été détruite par
Ulysse à son retour de Troie.

« Au retour d'Ithone, dit-il, les vents me portèrent
vers les terres de Acones, à Amaros. Là je pillai leur
ville et les massacrai. Nous enlevâmes leurs femmes
et leurs richesses, et je les partageai fidèlement à mes
compagnons que je pressai aussitôt de fuir avec
rapidité. Les insensés ne m'obéirent point, et tandis
qu'ils s'arrêtaient à boire sur le rivage, et à corper
les bœufs et les brebis dont ils s'étaient emparés, les A-
cones en fuyant, appelaient leurs nombreux et braves
compatriotes qui habitent le continent. (Odyss. Lit. IX,
v. 38 et 39.

Pour commencer à prendre une juste idée des
héros grecs qui avaient réuni leurs forces contre Ithone,
remarquons qu'Ulysse se vante ici de ses brigans

dagel, dans un récit de ses aventures dont l'objet est
de donner une haute idée de lui à ses hôtes, et d'en
obtenir les secours dont il a besoin. Ulysse, après avoir
pillé la ville sacrée des Acones, car c'est ainsi qu'il
le nomme lui-même en se vantant de l'avoir sac-
cagée, avait enlevé une grande quantité de ces vins
célèbres depuis par les Grecs et les Romains (Vins antiques
*Sima. claritas Maronee in. Chraciae maritima parte
genito, ut auctor est. Homerus. Pline Lit. XIV, cap. 4.*)
mais lorsqu'il endormit Polyphème, ce fut avec une
outre d'un vin plus précieux encore, qui lui avait
été donné par Narac, fils d'Anantheus, prêtre d'Apollon
dont il avait respecté le temple. (Odyss. Lit. IX, v. 196.)

Sur les ruines d'Amaros, ou plutôt à très peu
de distance, il s'éleva une nouvelle ville appelée
Maronice, Maronee, et dont le nom est encore le
même; elle était près du lac Amaris et sur une
rivière nommée Schironis (Pomp. Mag. Lit. II, cap. 2.)

Lorsque Pline dit que cette ville s'appela d'abord
Ptagurea (Pline Lit. IV, cap. 11), il commet véritable-
ment une de ces méprises que nous avons déjà
fait remarquer; il prend pour un véritable nom
une simple épithète relative au culte de Bacchus.
(Maronea prius Ptagurea dicta. Pline Lit. IV, cap. 11
& Vile. Harpocratione inter ad Pline. Vossium ad Melam
Lit. II, cap. 2.) Maronea reçut dans la suite, de l'île de



ΑΘΗΝΑΙΩΝ

Chios, de nouveaux habitants (Lycopus, Chios, pag. 32 apud
Geogr. min. gr. Tit. Strabon. Geogr. lib. I. p. 11. pro), et devint une
petite république capable de disputer à celle de Chios la
posséssion de Stymna. Philippe termina ces différends
par un moyen de pacification qui lui était familier;
il s'empara tout à la fois de Chios, de Stymna et de
Naronea. (Histoire de Philippe, par Olivier, T. II, p. 143.)

En continuant à suivre la côte, on rencontre un
petit village qui paraît être sur l'emplacement de
Phalésina. (Pline, lib. II, cap. 11.) et après avoir doublé
une pointe derrière laquelle sont des salines, on arrive
au cap qui forme de côté la baie de Sagot. Le fanal
qui lui donne aujourd'hui son nom est élevé sur
les ruines de la ville de Parthénion. (Pline, lib. II, cap.
11. Strabon.) Le fond de la baie est presque entière-
ment, et depuis longtemps, séparé de la mer par des
alluvions qui en ont fait un lac nommé Bistonie,
parcequ'il appartenait aux Bistonies, peuple guerrier
qui occupait ce canton, et dont la ville principale
était Bicaea. (Herodote, lib. VII, cap. 109. Steph. vob. Diuina
Hyll. Rhod. lib. II, p. 406.) Le lac ne communique avec
la mer que par des canaux étroits et peu profonds, dont
la direction se souvent change. Si l'on examine avec
attention les contours schuels de ces rivages, et ceux
de cet autre lac bien plus vaste, on l'observe vers
avec les eaux les sables qu'elles entraînent, on parvient

se faire une idée des effets variés, et des changements
lents, mais continus, qu'éprouve la configuration
du mori on comprendra par quel mécanisme
tant de golfes ont été, avec le temps, totalement comblés,
et l'on acquerra la faculté de reconnaître ces muta-
tions, qui semblent souvent accuser d'erreur les anciens
géographes. Les lieux que nous parcourons en ce mo-
ment n'ont pas une grande célébrité dans les annu-
les du monde, mais ces observations nous aideront bien-
tôt à en retrouver de plus intéressantes sur les bords de
l'Helléspont, lorsque nous y chercherons sous les sables ce
golfe occupé par la flotte des grecs armés contre Athènes
lorsque nous voudrons désigner l'ancienne direction
de la partie inférieure du Bosphore, dont le cours actuel
ne s'accorde plus avec les renseignements d'Hésiode.

Tres peu de Sicaca (Plin. l'appelle au pluriel
« Sicaca. lib. IV. cap. 2, Hérodotus et Lucides le nomment
« Sinaicoops, Sicaopolis: ces légères différences méritent
« peine d'être remarquées), au nord d'ici Bourou (Habb
« Geogr. p. 119) est la ville de Serridge, élevée au même lieu
ou fut celle de Tyrinda. C'est là qu'habitait ce roi Dio-
mède qui faisait dévorer les étrangers par des chevaux,
et qu'Hercule punist du même supplice (Lucan. lib. VIII
« Ind. de Boute. lib. I. quat. 5.)

La ville était déjà détruite du temps de Plin. et de
Solin: il n'en existait que des vestiges, et une seule tour

entière que les habitants des lieux voisins prétendaient être un reste des courses de Diomède (Plin. lib. IV. cap. 11. lib. 10. cap. 10). Hérodote presque toujours si exact, ne nomme que deux rivières se jétant dans le lac Peristonis, le Traos et le Compsatos. On les a en effet retrouvés; et si Plin. cite un fleuve Assinides auquel il attribue des effets funestes aux chevaux, il faut supposer que c'est le Compsatos dont il veut parler. On doit d'ailleurs qu'on doit accorder peu de confiance à une grande partie des faits recueillis par cet ancien compilateur (Aelian. lib. animal. lib. IX. cap. 25).

On embarque aujourd'hui dans la rade de Sagos, près de Xenidje, une grande quantité d'excellents blés, des laines, des cires etc. On trouve des détails intéressants sur le commerce de ces contrées dans l'ouvrage de M. Félix Beaujour, sur le commerce actuel de la Grèce (T. I. pag. 41.)

A l'extrémité du nord de la petite île formée en avant par les îlots, M. M. Truquet et Racord dressèrent un observatoire et en déterminèrent la latitude à $10^{\circ} 58' 41''$ la longitude à $22^{\circ} 43' 21''$ du méridien de Paris.

Au delà des trois îlots qui forment cette rade, est le gros bourg Gudmarginc. Sur la pointe occidentale de la tête de Sagos, étoit la ville d'Adères dont les ruines sont encore reconnaissables. Cette ville fut riche

et puissante, quoique plusieurs fois détruite ou abandonnée: on trouve de ses monnoies frappées sous l'Espasien, Titus et Antonin, mais aucun monument postérieur à cette époque ne rappelle le nom d'Adères: ce n'est qu'au temps des derniers empereurs grecs qu'on la voit reparaître sous le nom de Polystylos, sans doute à cause de la quantité de colonnes qu'on y trouvoit encore à cette époque (Cetacuz. Mit. p. 472. Oriens Christ. T. II. col. 60 et 66.)

M. Larcher a réuni dans ses notes géographiques et dans ses notes sur Hérodote, (trad. d'Hérodote. T. VIII. p. 2. art. Adères) tout ce que l'on sait d'Adères et des événements qui influeront sur le sort de cette ville.

Fondée dans les temps les plus reculés, détruite, puis relevée 655 ans avant J. C. par des colons de Chozomènes, que les Thraces en chassèrent 20 ans après (Strab. lib. I. cap. 168. Solin. cap. 10. Hist. Chron. Canon. p. 152).

Elle fut ensuite occupée par des habitants de Lesbos qui firent le ping des Perses (Strab. lib. IX. p. 644. Symon. China. p. 58. Ap. Geogr. Min. Græc. T. II. Tab. in Helam. lib. II. cap. 2.)

Serras passa près d'Adères en allant en Grèce, et y revint lorsque après la bataille de Salamine il retourna dans ses états avec la plus grande partie de son armée. Les Grecs prétendaient qu'il ne s'étoit cru en sûreté qu'après être arrivé dans cette ville, que là, pour la première fois, il délia sa ceinture

et prit du repos. Herodote raconte sagement cette anecdote populaire, et rapporte que le roi de Perse, ayant dans cette occasion contracté de nouveaux engagements avec les Aleritains, leur fit présent d'un cimier et d'une hache magnifiques. Il s'en fallait bien en effet que Perses, quoique battu sur mer, fut alors détruit: il laissait dans la Grèce une force redoutable. La Macédoine et la Thessalie lui étaient entièrement soumises, et il ne se rapprochait de l'Hellespont qu'entouré d'une armée qui occupait les côtes, tenant encore toute les positions utiles à la sûreté de son retour. Vers l'année 376 avant l'ère chrétienne le territoire d'Abdère fut envahi par l'une des nations de l'intérieur de la Thrace, connue sous le nom de Triballes. Pressés par la famine, ils se jetèrent sur des terres mieux cultivées des Aleritains, furent repoussés avec une grande perte, revinrent de nouveau, et ils allaient s'emparer de la ville, lorsqu'elle fut sauvée par Chabrias, amiral athénien, qui se trouvait sur ces parages. (Ibid. Sic.

cc 26. XL, § 25.)

Si Abdères recut alors des Grecs un si puissant secours contre des barbares, elle n'en trouva point contre la rapacité romaine. Pendant la dernière guerre de Macédoine, le préteur Hortensius qui commandait l'armée de la république, ayant fait à cette ville libre et neutre une réquisition de grains qu'elle ne put

A
jamais assez promptement, il saisit ce prétexte pour assiéger Tharces, et la prit, la pillé, et en fit vendre tout les citoyens à l'encan (Tert. l'année 116. avant l'ère chrétienne. Tit. l. 11. cap. 11).

Le sénat, alors intéressé à ménager d'autres villes de ces contrées qui eussent pu secourir Persée, blâma la conduite d'Hostensius, et décréta que ses commissaires envoyés sur les lieux seraient chargés de racheter ceux des malheureux habitants qu'on pourroit retrouver. Tit-Live ne dit point si ce décret fut exécuté, mais on peut présumer que quelques motifs de conciliation résisterent au préteur romain. Cent années plus tard, Persée attaqué, pour ainsi dire, par un des premiers personnages de l'état, par le plus éloquent des orateurs, Persée convaincu d'avoir fait souffrir les citoyens romains innocents, par le supplice des esclaves coupables, ne fut condamné qu'à restituer une faible partie du fruit de ses brigandages, et eut même sa soustraire à cet indulgent arrêt.

quoique les Alderitains eussent une réputation peu flatteuse, et que Juvenal dénonce assez durement dans ses vers (Sat. X, vs 0 Martia. l. 10), il naquit cependant parmi eux quelques hommes célèbres. Démocrite, aujourd'hui plus connu par ses bizarreries qui ne sont pas bien prouvées, que par ses connaissances d'un ordre très élevé qu'il était allé puiser dans la Perse et dans l'Inde, Anaximaque, qui philosophe

indépendant, ne dissimula point la vérité; et fidèle au
soutien d'Alexandre, Protagoras, dont L'émocrite
dit on dit sérieusement, devina le génie par la ma-
nière dont cet enfant, né dans la misère, avait su lier
un fagot, et qui dans la suite, par ses sophismes et
son éloquence stongeraise, se fit admirer et proferer
dans Athènes.

ici se termine cette carte de la côte de Thraïe.
c'est tout ce que j'ai saisi des travaux exécutés sous
ma direction dans le nord de la Grèce; ils avaient été
prolongés jusqu'en Macédoine; et il eussent fait connai-
tre des lieux célèbres dans l'histoire; mais que l'on
peut dire inconnus de nos jours. La longitude, la lati-
tude et la hauteur du mont Athos, bien déterminées,
offraient un point central auquel toutes les opérations
se rattachaient; et l'on avait fixé les positions de l'em-
bouchure du Thymon, et Amphipolis, du fameux
champ de Philippies où pour la dernière fois combattit
la liberté romaine; du mont Pangée, du lac Cercinidès
de la ville de Stagyre, patrie d'Aristote. En Macédoine,
l'Olumpe, l'Orda, le Pélion, avaient été également
fixés ainsi que la ville d'Edim; celle de Pydna et les
embouchures de l'Arise, de l'Aliaemou et du Pénè.
Ces dernières opérations ont la seule que j'ai eu le
bonheur de conserver: elle autorise pleinement le chan-
gement que je m'étais permis de faire dans cette par-

tie de ma carte générale; et qui avait si longtemps erré et
tourillé contre ma téméraire jeunesse (lorsqu'en 1770
j'allai d'Athènes à Salonique, en traversant le défilé de
Thermopyles, les plaines de Chessaïe et la fameuse cascade
de Scampe, je n'eus autant qu'il me fut possible les dis-
tances et dessinai les montagnes et les cours de rivières).
Malgré le peu de confiance que je donnais moi-même
à des observations si rapides, et qui n'ont pu servir
plus être regardées que comme une de ces reconnaissances
militaires dont on ne s'attend que des approximations, je
me crus cependant certain que l'Anvalde avait placé
trop au sud l'embouchure du Pénè. Une lecture
réflexive des morceaux de l'ité. Liv. d'ite. Polyb. m'a se-
ulement de précieux détails sur cette contrée; me parut
confirmer ma première opinion, et repliquer comment
le savant géographique avait pu être induit en erreur. J'ai
rectifié la carte de celle qui tant de fois avait redressé
des voyageurs plus habiles que moi sur les pays même
qu'ils venaient de parcourir: moins jeune de quelques
années, je ne l'aurais probablement pas su surde.
J'Anvalde entra dans une fureur, qu'il eût été impotible
de prévoir et ce fut en vain que l'abbé Parthelemy, qui
il aimait, tenta plusieurs fois de le ramener à quelques
sentiments d'indulgence: il ne cessait de répéter que
la jeunesse n'avait plus rien de sacré, que j'avais
outragé l'antiquité toute entière: enfin il a changé.



BOHNER

« S'écriait il, le cours de mon Génie.

« Dans sa colère d'enfant, ce bon vieillard fit imprimer
« un mémoire contre moi, et en distribua des exemplaires
« à tous ses confrères de l'Académie des Inscriptions, voulant
« consigner entre leurs mains sa protestation formelle
« contre le hardiesse qu'il appelait un attentat jusque-là
« sans exemple.

« J'étais affligé de me voir traité avec tant de sévé-
« rité par un si bon juge. Lorsque après quelques mois,
« le cours de son indignation un peu calmée, je m'armai
« d'une petite carte levée sur la côte de l'Annie, qui expli-
« quait comment les sables chargés par une rivière venant
« à obstruer l'entrée du golfe de Catmos, dont je savais que
« la porte était depuis longtemps pour d'Anville un vrai
« sujet de chagrin, et nous allâmes chez lui, l'abbé
« Bartholomée et moi. Celui-ci entra seul dans son
« cabinet, mit la conversation sur l'objet dont nous
« attendions ma grâce, et lorsqu'il eut réveille ses re-
« grets sur la porte du petit golfe, j'entraï ma carte à la
« main, et j'en fis hommage à mon illustre et rigoureux
« censeur. Il se livra à un inf transport de joie, me
« serria longtemps dans ses bras, en s'écriant: il a retrouvé
« le Catmos d'Annie; ce jeune homme est fait pour
« parvenir à tout, c'est moi qui en réponds. Depuis ce mo-
« ment ce fut l'objet constant de ses affections et de ses
« espérances géographiques. L'amitié fut complète; jamais

« depuis il ne me parla du Pénée.

« Le hasard (car ce n'est que par ^{un} hasard que je puis avoir
« en raison contre d'Anville) a voulu que j'eusse bien
« vu le cours du Pénée. Ses observations exactes ont depuis
« déterminé l'endroit où ce fleuve se jette à la mer; et
« c'est à une très légère différence près, le point de la côte
« où je l'avais placé.

« La latitude de la pointe orientale de l'embouchure
« du fleuve Pénée, déduite de très bonnes observations des
« hauteurs méridiennes et d'hautes observées au nord et au
« sud du zénith, est de $39^{\circ} 50' 58''$.

« La longitude de la même pointe conclue par le
« moyen d'excellentes portolanes marines, est de $9^{\circ} 14'$ plus
« occidentale que Salonique. La longitude de Salonique
« est de $20^{\circ} 43'$ plus orientale que Paris, donc la longi-
« tude de la pointe orientale de l'embouchure du Pénée
« est de $20^{\circ} 33' 42''$ à l'orient du méridien de Paris.)

C'est au zèle de M. de Manabille, commandant un
chevalier du roi, et aux travaux de M. Pacord, dont j'ai
déjà eu occasion de parler, qu'est due la plus grande
partie de ces matériaux précieux. Restés entre les
mains de ce dernier, qui, au moment de notre départ
s'était chargé de la conservation et de la rédaction des
cartes, ils ont été perdus par le fanatisme le plus stupide
de celui qui par ses seuls talents avait un noble
son existence et mérité un honorable avancement, au

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΑΙΩΝ

